

Bennabi et la genèse des civilisations

بن نبي ونشأة الحضارات

Abderrahman Benamara¹ بن عمارة عبد الرحمان

boudjenoun59@yahoo.fr

Écrivain

Received: 30/01/2022 Accepted: 02/02/2022 Published : 16/03/2022

Abstract (English):

Most philosophers of civilization have not considered the question of the emergence of civilizations and its relation to the religious idea from the angle that Bennabi envisaged. I think he was the only one who did since the concept of religious ideas belongs entirely to him. He was also the only one who managed to reach it, due to the deteriorating social and historical conditions of the Arab-Islamic civilization. His thought, as we will emphasize in this article, was linked to the urgent need to theorize for a true renaissance of Islam, which is understood as the sum of the life and activities of the Arab-Islamic civilization, since the revelation until our days.

Keywords: Islam; Civilization; Foundation; degeneration; Renaissance.

الملخص باللغة العربية

لم ينظر أغلب فلاسفة إلى سؤال نشأة الحضارات وعلاقته بالفكرة الدينية من الزاوية التي نظر بن نبي. الوحيد في اعتقادي هو من فعل ذلك، حيث أن مفهوم الفكرة الدينية يخصه بالكامل. كما أنه كان الوحيد الذي تمكن من الوصول إليه بسبب الظروف الاجتماعية والتاريخية للحضارة العربية الإسلامية المتدهورة. كان فكره، كما سنشير في هذا المقال، مرتبطاً بالحاجة الملحة للتنبؤ لنهضة حقيقية للإسلام، تفهم على أنها مجموع حياة وأنشطة الحضارة العربية الإسلامية، ابتداءً من الوحي إلى يومنا هذا. كلمات مفتاحية: الإسلام؛ الحضارة؛ النشأة؛ الانحطاط؛ النهضة.

¹ - Corresponding author: boudjenoun59@yahoo.fr.

La notion de civilisation est centrale dans la compréhension que donne Bennabi de la situation historico-sociale de la société musulmane¹. Pour lui, la société musulmane, sans précision géographique, est un sujet d'étude non seulement pertinent mais le seul nécessaire tant les problèmes essentiels auxquels sont confrontées les différentes sociétés musulmanes particulières sont intrinsèquement identiques².

Il a commencé, tout d'abord, à ressentir dans son être le plus profond, cette notion de civilisation, dans un pays colonisé soumis à l'arbitraire de l'occupant et à la destruction sociale et spirituelle qu'il engendre.

« L'Algérien (...) n'était rien qu'un individu : un être exclu d'une communauté mise en marge de l'histoire par la colonisabilité et atomisée par le colonialisme. C'était comme un individu survivant à une espèce disparue, dans un cataclysme géologique. »³

Il l'a, ensuite, explorée intellectuellement pour en établir la réalité et la solidité de ce concept tout en ayant à l'esprit sa fonctionnalité pratique devant sa prise de conscience de l'urgence vitale pour la société musulmane.

« En face de nos problèmes, cependant, elle [la notion de civilisation] demeure au moins valable comme invitation à la recherche de leurs solutions. Il nous faut donc restreindre davantage notre sujet, d'ailleurs moins avec le souci de découvrir et de révéler une nouvelle vérité qu'avec celui de posséder un outil de travail efficace, une méthode qui mette davantage le but à portée de nos moyens réels. »⁴

A travers ses ouvrages, Bennabi interroge les différents philosophes de l'histoire qui se sont penchés sur ces sociétés supérieures que sont les civilisations. Le précurseur fut, sans conteste, Abderrahman Ibn Khaldoun dont la pensée découverte par l'Occident au milieu du XIXe siècle fécondera l'esprit d'un autre monument de cette science au XXe siècle, Arnold Toynbee. Ce dernier sera aussi influencé par Oswald Spengler qui conditionnera implicitement les écrits phares de Hermann von Keyserling et Walter Schubart. Bennabi mentionne aussi l'historien français François Guizot qui occupa plusieurs postes ministériels entre 1830 et 1848, sous la monarchie de Juillet.

¹ Malek Bennabi, Les conditions de la renaissance, En-Nahdha, Alger, 1949

² Malek Bennabi, Mondialisme, article Sous-développement et civilisation, éditions Benmerabet, pp 11-30, Alger, 2015

³ Op. cit. p 11

⁴ Op. cit. pp 12-13

Nous essayerons de voir, à travers ces interrogations, comment Bennabi va forger sa propre vision de la civilisation et surtout comment il arrivera à son moment d'Archimède dans le mécanisme de la genèse des civilisations en l'illustrant par la civilisation arabo-islamique qui permet de presque toucher du doigt un de ces moments exceptionnels de l'éveil de l'esprit créateur de l'Homme dont le Coran nous donne la symbolique dans le dialogue de Dieu avec les anges en présence de l'Archétype primordial de l'Homme, Adam¹.

Le schéma de la civilisation en trois phases de Bennabi est connu : phase de l'âme ou genèse, phase de la raison ou expansion avec d'innombrables réalisations tant matérielles qu'immatérielles, phase des instincts ou de déclin, de décadence. Même si nous avons d'inoubliables passages sur la décadence où sévissent l'homme post-almohadien et la colonisabilité, concepts de la tragi-comédie de la société musulmane², nous nous intéresserons uniquement à la genèse des civilisations pour ausculter comment la pensée de Bennabi, à travers la méthodologie mise en marche, arrive à forger un de ses concepts essentiels, le rôle de l'idée religieuse³.

Dans les nombreuses occurrences que Bennabi cite sur Ibn Khaldoun, deux nous paraissent résumer la pensée de ce dernier sur la naissance des civilisations.

« C'est Ibn Khaldoun qui a dégagé la notion du cycle dans sa théorie des "trois générations", où la terminologie, un peu sommaire, masque la profondeur de l'idée en ramenant les dimensions d'une civilisation à l'échelle de la dynastie "açabiya". Bien qu'étroite, cette conception, qui s'inspire probablement de données psychologiques islamiques, nous invite à mettre l'accent sur l'aspect transitoire de la civilisation, c'est-à-dire à ne voir en elle qu'une succession de phénomènes organiques dont chacun a nécessairement, dans un espace déterminé, un commencement et une fin. »⁴

Poursuivant sa quête sur la théorie khaldounienne, il précise dans la version arabe des *Conditions de la renaissance*, édition augmentée en 1960 dont la traduction française ne paraîtra qu'en 2005 :

¹ Coran II, 30-34

² Les conditions de la renaissance, op. cit. et Vocation de l'Islam, le Seuil, Paris, 1954

³ Pour plus de détails sur ce concept, voir mon article donné comme préface au livre de Malek Bennabi, Les conditions de la renaissance, édition Benmerabet, Alger, 2016, pp 7-11

⁴ Malek Bennabi, Vocation de l'Islam, édition Benmerabet, Alger, 2016, p 27

« Bien avant [Guizot], Ibn Khaldoun a pu découvrir la logique de l'histoire à travers le cours de ses évènements. Il est ainsi le premier historien qui a examiné cette logique, s'il ne l'a pas, effectivement, formulé. Il aurait pu avoir la primeur de formuler la "loi du cycle" dans l'histoire, si la terminologie de son époque ne s'était pas arrêtée à un produit précis parmi les produits de la civilisation, à savoir l'Etat et non pas la civilisation, elle-même. Aussi, nous n'avons trouvé dans ce qu'a laissé Ibn Khaldoun qu'une théorie sur l'évolution de l'Etat. Alors qu'il aurait été plus utile si sa théorie nous avait tracé l'évolution de la civilisation, ce qui aurait permis de trouver une richesse, autre genre différent de ce qu'il nous a effectivement légué. Le génie d'Ibn Khaldoun n'était pas incapable, en effet, de nous esquisser cette évolution à travers une méthode propre. »¹

Il explicitera plus tard le sens de "açabiya" en lui donnant un sens politique et donc non civilisationnel.² Ce mot a la même racine que "açab", popularisé par la loi des successions, qui signifie la parentèle mâle patrilinéaire. C'est le fondement même de la tribu dont les membres sont issus d'un même ancêtre ou estiment en avoir un.

"Açabiya" a été traduite la plupart du temps par esprit de corps. C'est un sentiment de solidarité absolu exigé par l'esprit tribal contraire à l'éthique coranique³. Cependant Ibn Khaldoun ne fait pas du moralisme mais de la science historique et sociologique et son propos est, comme le souligne Bennabi, la constitution des Etats fondés par des nomades. Il avait l'exemple des tribus maghrébines sous ses yeux ainsi que les différentes tribus turcophones, mongoles ou germaniques qu'il a pu étudier.

¹ Les conditions de la renaissance, op. cit. pp 75-76

² Malek Bennabi, Le problème des idées, édition Benmerabet, Alger, 2016, p 39.

³ Ali Merad, alors directeur de l'institut d'études arabes et islamiques de Lyon, a souligné cette opposition dans un article intitulé Solidaire ou solitaire ? publié par le journal le Monde le 16 décembre 1978 dans le cadre d'une série de professions de foi où le journal donnait la parole aux différentes religions en France. Mais curieusement, pour appuyer cette dénonciation de ce qu'il a nommé l'esprit tribal antique, il cite un hadith qu'il tronque en ne donnant que la première partie. Le Prophète dit à son interlocuteur : "Sois solidaire de ton frère, qu'il soit oppresseur ou opprimé". Ali Merad ne cite que cette partie du hadith et omet l'essentiel. L'interlocuteur répond au Prophète en lui disant qu'il comprend cette solidarité quand son frère (en religion) est opprimé mais ne la comprend pas quand il est oppresseur. Et le Prophète de lui répondre : "En empêchant ton frère d'être oppresseur".

Cependant les actions de toutes ces tribus se déroulaient soit en dehors de la civilisation comme les premiers Mongols envahissant l'Islam ou les premiers Germaniques envahissant Rome, soit à l'intérieur de la civilisation islamique, pour les Maghrébins, les Turcophones ou les seconds Mongols (après la conversion des Ilkhan à l'islam), et de la civilisation occidentale naissante pour les seconds Germaniques (à partir de Charlemagne). Ils ne créèrent pas de civilisation sauf pour les Germaniques qui le feront après que leur éthos¹ fut encadré par le christianisme.

A l'inverse, les Arabes, en abandonnant leur "açabiya" au profit de l'éthique coranique et de la solidarité islamique, ont pu porter le message coranique de la Gaule aux confins de la Chine et ont pu édifier une civilisation dont le moteur initial fut l'idée religieuse. Symboliquement, la notion de « Djahiliya » (la période antéislamique) illustre bien la coupure opérée par l'islam.

La revue d'origine libyenne, El Ousbou el 'Arabi², a proposé à ses lecteurs un dossier sans thématique sur Bennabi. Un des intervenants, Ahmed Amrani, présenté comme un chercheur en France y a contribué avec un article intitulé le regard de Bennabi sur Ibn Khaldoun³. Critiquant l'analyse de Bennabi, il déclare que l'Etat n'est pas un produit de la civilisation mais c'est son action qui la crée. Le problème posé par cette affirmation est qu'il ne donne, à l'inverse de Bennabi, aucune définition de la civilisation.

Pour Bennabi, c'est l'idée religieuse qui fonde la civilisation par la formation d'un esprit nouveau éveillant les hommes à forger les outils matériels et immatériels pour prendre en mains avec force leur destin. Cet esprit nouveau engendre les grands hommes dans les disciplines intellectuelles, morales et artisanales ou industrielles. Ces grands hommes sont le produit de la civilisation tout comme l'Etat⁴. Ce dernier n'est pas un simple pouvoir ou un simple organe exécutif. Regardez les Mongols, par exemple, ils ont su forger un pouvoir fort, basé sur une redoutable force militaire, tout comme les Turcophones, mais ils n'ont pas édifié de civilisation. En Chine, ils sont devenus chinois et se sont fondus dans la civilisation chinoise et en Islam, ils sont devenus musulmans se fondant dans la civilisation islamique.

¹ Ce mot d'origine grecque qui signifie coutumes, ce qui est propre à une collectivité donnée a pris comme sens les manifestations de ce qu'elle a de plus profond en elle et qu'on traduit par âme.

² N° 18 du 11/08/2020

³ Op. cit. p 15

⁴ Mondialisme, op. cit. pp 11-30

Le contributeur à la revue critique Bennabi pour ne pas avoir attribué le concept d'idée religieuse à Ibn Khaldoun car, d'après lui, ce dernier aurait donné deux raisons à la civilisation, à savoir la "açabiya" et un message religieux nouveau. Dans cette nouvelle genèse, il abandonne en route l'Etat qu'il avait considéré comme le fondateur de la civilisation. Voyons ce qu'en pensent d'autres lecteurs d'Ibn Khaldoun.

Le doctorant de l'université de Nanterre, Hamza Garrush¹, note qu'Ibn Khaldoun associe à la "açabiya" deux autres concepts : le "jah" (littéralement la face) et la "dawa" (littéralement la prédication). Sollicitant l'autorité de Abdessalam Cheddadi, spécialiste mondialement reconnu de la pensée d'Ibn Khaldoun :

« Le "jah" est la capacité (al qudra) qui permet aux hommes d'exercer leur volonté sur ceux qui leur sont soumis, en leur imposant des ordres et des interdictions, en les contraignant par la force et la répression ; »²

Quant à la "dawa", Hamza Garrush note que :

« Pour Ibn Khaldoun, cette notion de dawa représente sans doute le principe d'énonciation du pouvoir, du mulk, et très tôt il tiendra à le sortir de la rhétorique religieuse en faisant même une section à sa Muqaddima consacrée à l'insuffisance ontologique de la dawa religieuse. Ceci montre bien qu'il y a d'autres dawa que religieuses disant ainsi que le religieux n'est pas la source du pouvoir. »³

La dawa s'apparente ici plutôt à la notion moderne de propagande.⁴

L'auteur de l'article considère aussi que Bennabi ne voit en Ibn Khaldoun qu'un phare ancien ayant éclairé dans le passé et n'est plus valable pour notre temps. Cette autre affirmation est démentie par d'autres réflexions de Bennabi sur notre génie maghrébin qu'il n'a peut-être pas lues. Nous n'en citerons que deux.

¹ Hamza Garrush, la modélisation de la prise de pouvoir selon Ibn Khaldoun, French Journal for a Media Research, n° 7/2017

² Ibid., p 7

³ Ibid., p 8

⁴ Cf Serge Tchakhotine, le viol des foules par la propagande politique, Gallimard, Paris, 1992

Nous voyons aussi l'importance accordée par les Fatimides à la dawa dont le chef avait le même rang que le chef du gouvernement ou le chef de l'armée. Ses trois structures représentaient l'Etat fatimide.

Un des apports les plus importants d'Ibn Khaldoun, indiqué par Bennabi, est la stimulation d'études sur la civilisation actuelle pour en déterminer son état :

« En 1406, traitant de la civilisation à un moment où les forces de cette civilisation et de la culture islamiques se tenaient debout dans son esprit, Ibn Khaldoun écrit dans ses Prolégomènes en disant : « Il était écrit que je serai l'auteur de la renaissance islamique, puis ensuite celui de l'époque de sa décadence (...) Et Ibn Khaldoun d'ajouter : « Chaque Etat émet, avant qu'il ne disparaisse, un signal qu'on croit être un rayonnement, alors qu'il est en fait une extinction. »¹

Dans le cadre de l'étude par analogie, la vision khaldounienne appliquée à la civilisation arabo-islamique peut s'étendre à la civilisation occidentale.

Plus classiquement, Bennabi souligne les pistes de recherche que la méthodologie khaldounienne permet d'explorer de nos jours.

« Avant lui [Ibn Khaldoun], on considérait l'histoire comme une « suite d'évènements ». Mais lui, en embrassant l'histoire d'un regard nouveau, en y introduisant le principe de causalité, saisit à la fois, grâce à ce regard, le sens de cette « suite d'évènements » en tant que processus et identifia le fait social en tant que source d'évènements et de devenir. »²

Poursuivant son enquête³, Bennabi, tout en admettant avec François Guizot que l'histoire commence à revêtir une « certaine forme historique », regrette qu'il n'ait pas détecté la genèse de la civilisation.

« ...nous avons trouvé chez ce grand historien français une sorte de réserve cartésienne qui l'a empêché de formuler sa propre réflexion sous une forme méthodique complémentaire »⁴

Car comment comprendre cette réflexion sinon par les œillères posées par les faits bruts, évitant ainsi les introspections collectives et individuelles pour déterminer les motivations profondes des actes humains. C'est le sens, ici, de ce qu'il nomme « **réserve cartésienne** ».

Cependant, il ne nous semble pas que Guizot aurait pu prendre la voie souhaitée par Bennabi tant il voyait la civilisation européenne comme une continuation de l'Empire romain allant ainsi dans le

¹ Malek Bennabi, Les rencontres de Damas, édition Benmerabet, Alger, 2016, p 68.

² Malek Bennabi, Le problème de la culture, éditions Benmerabet, Alger, 2016, p 58.

³ C'est l'étymologie grecque du mot histoire.

⁴ Les conditions de la renaissance, op. cit . p 75

sens de tous les historiens, à partir du XVIII^e siècle décrivant le Quattrocento toscan comme une renaissance de l'antiquité même si cette Renaissance allait permettre à la civilisation occidentale de dépasser ses « maîtres » grecs et romain. Il voyait l'importance de la structure, de l'institution qu'est l'Eglise et ignorait l'énergie psychique créatrice de l'idée religieuse, concept complètement absent.

« A la fin du quatrième et au commencement du cinquième siècle, le christianisme n'était plus simplement une croyance individuelle, c'était une institution (...) S'il n'eût pas été une église, je ne sais (...) ce qui serait advenu au milieu de la chute de l'Empire romain (...) si le christianisme n'eût été, comme dans les premiers temps, qu'une croyance, un sentiment, une conviction individuelle, on peut croire qu'il aurait succombé au milieu de la dissolution de l'Empire et de l'invasion des Barbares. »¹

Pour lui, les Barbares, en fait les tribus germaniques, n'avaient pour mission historique que de régénérer par du sang neuf le sang vieilli de l'Empire romain. Pourtant Guizot, protestant convaincu, fut éduqué religieusement par une mère au caractère trempé qui lui racontait sa participation aux assemblées du Désert des Cévennes pourchassées par les Dragons, corps d'armée chargé surtout de la répression des protestants. Toute sa vie, Guizot a été un membre éminent du Consistoire protestant. L'expérience familiale dans la répression et la sienne dans la légalité et la vie publique ne l'ont pas aidé à découvrir le rôle de l'idée religieuse.

Au fond, il y a peut-être un malentendu dû à la définition de ce qu'est la civilisation. Guizot est un intellectuel pétri de l'esprit du XVIII^e siècle, celui des Lumières. Réfléchissant sur l'histoire, il n'interroge point la notion de civilisation mais en prend le sens dégagé par ses premiers utilisateurs.

« [Le mot civilisation] date exactement (dans l'état actuel des recherches) de 1757, année où il apparaît sous la plume du marquis de Mirabeau dans *l'ami des hommes ou traité de la population* : « La religion est sans contredit le premier et le plus utile des freins de l'humanité : c'est le premier ressort de la civilisation » (...) le mot évoque l'affinement des attitudes, le développement de la politesse, l'adoucissement des mœurs (...) Mais rapidement le sens évolue et civilisation en vient à désigner également le mouvement collectif et originel qui fit ressortir l'humanité de la barbarie puis - de l'action au résultat - l'état de la société civilisée. »²

¹ François Guizot, Cours d'histoire moderne, histoire générale de la civilisation en Europe depuis la chute de l'empire romain jusqu'à la révolution française, Michon et Didier, Paris, 1828, leçon n° 2, pp 22-23.

² Philippe Bénéton, Histoire des mots culture et civilisation, édition El Borhane, Alger, 1992, p 33.

Dans ses fameux cours à la Sorbonne en 1828 et 1829 sur *la civilisation en Europe* et *la civilisation en France*, Guizot popularise la notion de civilisation tout en gardant la signification antérieure et entrevoit une extension des études historiques.

« Pour mon compte, je suis convaincu qu'il y a en effet une destinée générale de l'humanité, une transmission du dépôt de l'humanité, et par conséquent une histoire universelle de la civilisation à écrire. »¹

Nous supposons que Bennabi a dû tenir compte de cette disposition de Guizot à envisager une histoire universelle de la civilisation qui l'aurait mené à s'interroger sur les facteurs de la naissance des différentes civilisations humaines.

Nous remarquons aussi que Mirabeau, le premier à utiliser le mot civilisation, lui a adjoint la religion. Mais dans son esprit, uniquement comme morale qui canaliserait les instincts humains et non comme une énergie psychique qui armerait l'individu et la société pour surpasser leur condition et devenir ainsi acteur d'histoire.

La véritable interrogation est de déterminer si la religion est un constituant de la civilisation ou si elle, ou plutôt l'idée religieuse, en est à l'origine.

Le premier à étudier profondément la genèse de cette espèce de sociétés supérieures que sont les civilisations, et que lui appelle culture, est le philosophe de l'histoire, Oswald Spengler. Il a, d'ailleurs, appelé son monumental *le déclin de l'Occident*, une philosophie allemande².

Ce livre a suscité pas mal de malentendus dus à son titre et à la période à laquelle il a paru. Le premier tome a paru en 1918 et le second en 1922. La concomitance avec la fin de la Première Guerre mondiale a semblé à de nombreux observateurs que les horreurs de cette dernière ont été à l'origine du livre et alimenté le pessimisme de l'auteur³. Pourtant, il nous avertit que non seulement le livre était achevé juste avant le début de Grande Guerre mais que son titre datait de 1912⁴.

¹ Op. cit, pp 40-42.

² Oswald Spengler, *Le déclin de l'Occident*, esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle, traduction M. Tazerout, Gallimard, Paris, 1948, p 13

³ A l'instar d'un Paul Valéry qui écrivait dans *la crise de l'esprit* paru en 1919 : « Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles ».

⁴ Op. cit. p 11

Spengler prend soin de définir tous ces concepts et en premier lieu ceux de culture et de civilisation en les identifiant dans leur forme originelle puis dans leur devenir.

« Une culture naît au moment où une grande âme se réveille, se détache de l'état psychique primaire d'éternelle enfance humaine (...) Une culture meurt quand l'âme a réalisé la somme entière de ses possibilités sous la forme de peuples, de langues, de doctrines religieuses, d'arts, d'Etats, de sciences, et qu'elle retourne ainsi à l'état psychique primaire. »¹

Il distingue nettement la culture de ce qu'il appelle civilisation.

« Qu'est-ce que la civilisation, considérée comme la conséquence organique et logique d'une culture, comme son achèvement et sa fin ? (...) La civilisation est le destin inévitable d'une culture »²

Si nous utilisons la terminologie et le schéma bennabiens, « l'état psychique primaire d'éternelle enfance humaine » représente la phase pré-civilisée et le retour à cet état celui de la phase post-civilisée. Nous voyons une concordance absolue dans le choix du mot « problème de la civilisation » que Spengler utilise³ pour étudier le déclin de l'Occident et que Bennabi a mis en exergue dans toute son œuvre.

La culture et la civilisation de Spengler recouvrent les phases de l'âme et de la raison de Bennabi sans qu'il y ait une concordance terme à terme car la culture engendre de monumentales œuvres tant matérielles qu'immatérielles alors que la phase de l'âme est toute remplie de spiritualité. Bennabi a fixé la bataille de Siffin, en l'an 37 de l'hégire, comme le point d'inflexion entre les deux phases historiques. Cependant, n'apercevons-nous pas, que malgré la déchirure de la Fitna al-Kubra (la Grande Discorde⁴), toute la période omeyyade a continué la période intensive précédente et que la période expansive est arrivée avec la révolte abbasside en 750 ? Si nous adoptons ce schéma, la culture arabo-islamique débiterait avec la prédication du Prophète en 610 et la civilisation arabo-islamique en 750.

Pour Spengler, la culture occidentale a débuté en l'an mil⁵ et sa transformation en civilisation au XIXe siècle¹. Loin de tout déterminisme mécaniste, et en analogie avec la biologie, le corps vivant est

¹ Op. cit, p 114

² Op. cit. p 43

³ Op. cit. p 43

⁴ Hichem Djaït, La Grande Discorde, Gallimard, Paris, 1989.

⁵ Le Déclin de l'Occident, op. cit. p 146

destiné au dépérissement et c'est dans ce sens qu'il analyse le déclin inévitable de civilisation occidentale.

Là s'arrête la possible analogie entre les deux penseurs. L'immense différence est que Bennabi décèle un devenir de LA civilisation dans le relais entre les civilisations particulières alors que Spengler y voit des corps étanches entre eux sans possibilité de communication. Une grande partie de son ouvrage a consisté à détruire la liaison, qu'il estime factice, entre l'Antiquité, constituée de la culture grecque et de la civilisation romaine - en prenant les définitions spengleriennes - et l'Occident. Pour lui les cultures de l'Antiquité, nommée apollinienne, et de l'Occident, nommée faustienne² sont deux cultures totalement différentes.

Le délitement progressif de l'Empire romain à partir de la seconde moitié du IV^e siècle et accéléré avec sa division en Orient et Occident en 395, va permettre aux différentes tribus germaniques, surtout à partir du franchissement du Rhin en 406, de subjuguer la totalité de l'empire. La partie slave de l'Europe sera aussi sous leur coupe avec les Rus qui fonderont le premier royaume russe à Kiev en lui donnant leur nom - tout comme ces autres tribus germaniques, les Francs donneront leur nom à la France - leur expansion s'achèvera avec l'épopée des chevaliers teutoniques au XIII^e siècle. C'est dans leur âme que Spengler va déterminer l'origine de la spiritualité à la base de la culture de l'Occident, la culture faustienne.

Pour lui, c'est l'éthos du Germain qui va engendrer cette forme particulière du christianisme occidental qu'il nomme le catholicisme germano-nordique.

« Le mythe du Saint Graal et de ses chevaliers fait comprendre la nécessité intérieure du catholicisme germano-nordique (...) Idée faustienne née du IX^e au XII^e siècle, à l'époque des Eddas³, pressentie par des missionnaires anglo-saxons, tel Winfried, mais mûrie seulement en ce moment. »⁴

Il dit explicitement que ce « catholicisme germano-nordique » est devenu non seulement une nouvelle religion mais promet aussi une nouvelle morale.

« Ce n'est pas le christianisme qui a transformé l'homme faustien, mais, lui, le christianisme et d'ailleurs, non seulement en une religion nouvelle, mais dans le sens d'une morale nouvelle. Il a

¹ Op. cit. p 44

² Op. cit. p 179

³ Recueil de péripéties de la mythologie nordique.

⁴ Le déclin de l'Occident, op. cit. p 182

changé le « moi » en « il » avec le pathos d'un point cosmique central (...) C'est en ce sens que la morale de Jésus (...) qui a été une attitude de calme spirituel (...) a été intérieurement transformée dans la première période gothique en morale de commandement. (...) Il faudrait dire tout d'abord si on parle du christianisme des Pères de l'Eglise ou de celui des croisades, car ce sont deux religions tout à fait différentes sous le même manteau dogmatique et culturel. »¹

Il est maintenant clair que la réflexion de Spengler ne nous permet pas de répondre à l'interrogation de Bennabi : quel est le déclencheur de la civilisation ?

Pour celui-là, c'est l'esprit profond, l'image primordiale originelle d'un groupe humain - Il n'utilise en aucune façon le mot race² - qui les pousse à manifester naturellement leur culture et artificiellement leur civilisation.

Pour lui la religion et même l'irréligion sont respectivement l'essence de la culture et de la civilisation³ mais ne les fondent pas.

Bennabi va trouver un début de réponse à son interrogation - tout en la critiquant pour son insuffisance - chez Arnold Toynbee.

Ce dernier, grand lecteur d'Ibn Khaldoun⁴, va répondre implicitement à la conclusion de Spengler quant à l'avenir de la civilisation occidentale malgré le cimetière des civilisations qu'il a dénombrées.

Ayant vécu la Première Guerre mondiale, elle lui apparut, à la lecture de Thucydide, comme une réédition à l'échelle européenne, de la guerre du Péloponnèse qui opposa deux ligues, l'une menée par Sparte, l'autre par Athènes. Elle préfigura l'affaiblissement définitif du monde grec, basé sur le principe des cités indépendantes, après avoir connu son moment de gloire lors des guerres médiques menées contre la puissance hégémonique de l'époque, la Perse.

¹ Op. cit. pp 326-27 et note 1 p 340

² Bennabi juge sévèrement Spengler à ce propos en parlant de « l'irruption du facteur raciste » (les conditions de la renaissance, op. cit, p 77)

Or nous savons qu'un raciste ne traite jamais autrui de raciste et Spengler a traité les Romains de « racistes jusqu'à la brutalité » (le déclin de l'Occident, op. cit. p 43)

³ Le déclin de l'Occident, op. cit. p 341

⁴ « Ibn Khaldoun, l'interprète le plus brillant de la morphologie de l'histoire que le monde ait connu jusqu'ici », L'histoire, Elsevier Séquoia, Bruxelles, 1978, p 672

Dès lors, la question de la pérennité de l'Occident va tarauder Toynbee et orienter toute son œuvre. Il commence par déterminer, dans le point qui nous intéresse, le mécanisme de la naissance des civilisations comme une réponse réussie à un défi posé par la géographie ou la nature comme la saharisation du nord de l'Afrique.

Bennabi trouve que cette explication est insuffisante pour nous livrer le mystère de la genèse des civilisations. Il objecte en donnant les exemples des civilisation égyptienne et arabo-islamique.

Après la saharisation de l'Afrique du Nord, les populations qui y vivaient prennent trois directions différentes : l'une s'adapte aux nouvelles conditions climatiques, l'autre part retrouver son environnement en se dirigeant vers les hauteurs du Nil et la dernière chemine vers les marécages du Delta pour le domestiquer et fonder ainsi la civilisation égyptienne.

« ...la civilisation égyptienne [naît] comme conséquence non seulement d'un phénomène naturel, mais d'un choix délibéré, c'est-à-dire d'un certain vouloir collectif et initial qui dirige les pas de cette partie de l'exode général vers une contrée déterminée. »¹

Qu'est ce qui a suscité ce vouloir collectif ? Reste une énigme que le scénario défi-réponse ne résout pas. Bennabi arrive à la même conclusion dans son second exemple.

« Dans la « formation » de cette civilisation [l'islamique], nous ne trouvons pas le facteur géographique ou climatique sous la forme d'un « défi » quelconque comme le suggère la théorie de Toynbee... »²

L'esprit de Toynbee, préoccupé d'abord par la continuité de la civilisation occidentale puis de l'avenir du christianisme, ne s'intéressera plus à pousser ses investigations sur la genèse de civilisations plus loin. Il a bien sûr une idée précise du rôle du christianisme dans l'histoire.

« La civilisation est une espèce vivante qui cherche à se reproduire elle-même, et le christianisme a eu un rôle utile, mais subalterne en donnant la vie à deux civilisations séculières [l'occidentale et l'orthodoxe représentée par la Russie après la disparition de l'Empire byzantin], après la mort de celle qui les avait précédées. »³

La destinée du christianisme sera différente selon qu'il soit dans la partie occidentale ou orientale de l'Empire romain. Dans celui-ci, devenu l'Empire byzantin, il cheminera dans le cadre tracé par le

¹ Malek Bennabi, Les grands thèmes, édition Benmerabet, Alger, 2016, p 46

² Les conditions de la renaissance, op. cit. p 179

³ Cité par Robert Dérathé, Revue française de sciences politiques/Année 1955/ 5-1/ p 126

premier empereur chrétien, Constantin et dans celui-là, l'effondrement de l'Empire romain d'Occident, il devra composer avec l'éthos des peuplades germaniques qui engendreront une nouvelle Weltanschauung. Toynbee, en tirant une conclusion aussi radicale que la constitution de deux civilisations différentes, s'empêche de déterminer la véritable origine de leur naissance. Il rejoint, ainsi, la vision de Spengler sur la différence radicale du christianisme premier et celui qui verra le jour en Occident. Si une force psychique aussi importante aboutit à deux structures aussi différentes, c'est qu'elle n'est pas la seule en action. Or nous sommes à la recherche de la force à l'origine.

Il écarte rapidement l'idée de l'éon chère à Walter Schubart pour expliquer l'irruption des sociétés supérieures dans le paysage humain¹.

« ... Walter Schubart, un philosophe d'origine germanique et de nationalité balte² se livrera à l'adaptation du raisonnement de Spengler - sinon sa doctrine - mais en le considérant comme le produit d'une époque donnée (...) Walter Schubart a montré dans un ouvrage peu notoire sous le titre *l'Europe et l'esprit de l'Orient*³ que chaque époque a son génie propre ou a son éon propre qui marque cette époque d'une estampille propre⁴. »

C'est chez Hermann Von Keyserling que Bennabi pensa déceler cette pépite qu'est l'idée religieuse créatrice de la civilisation. Le livre de celui-là⁵ est un tour d'horizon des différentes nations européennes afin de souligner les liens susceptibles de les unir après la boucherie de la Première Guerre. C'est dans sa conclusion qu'il fera œuvre de philosophe de l'histoire en déterminant leur origine spirituelle commune et en refusant l'inéluctabilité du déclin décrit par Spengler.

Voyons d'abord ce que nous en dit Bennabi :

¹ Les conditions de la renaissance, op. cit. pp 77-78

² En réalité, c'est un Allemand qui s'est exilé en 1933, à l'arrivée d'Adolf Hitler au pouvoir, en Lettonie, pays balte de culture savante allemande. En 1941, devant l'avancée des troupes allemandes, les soviétiques le déportent au Kazakhstan où il meurt en 1942 dans un camp de prisonniers.

³ Ce livre a une traduction plus fidèle en remplaçant Orient par Est. Le titre original allemand comprend Osten qui veut dire Est alors qu'Orient est Ost. L'esprit de l'Est peut-être incompréhensible pour le lecteur alors que l'esprit de l'Orient est accrocheur. Pour l'auteur, l'Est c'est la Russie.

⁴ Il dénomme son époque johannique qui est l'éon des Slaves d'où le titre de son ouvrage.

⁵ Hermann von Keyserling, Analyse spectrale de l'Europe, Stock, Paris, 1930.

« Ce n'est que lorsqu'il touchera les consciences vierges des primitifs du Nord de l'Europe que le christianisme déterminera ce potentiel spirituel qui est la source de toute civilisation. Ici, Hermann de Keyserling (...) apporte son témoignage précieux. En effet, ce penseur ne paraît pas traduire autre chose quand il fait dans son *Analyse spectrale de l'Europe* cette remarque : « avec les Germains, un nouvel éthos supérieur s'ouvrit au monde chrétien ». Les termes de cette remarque pourraient paraître plus ou moins propre puisqu'en dernière analyse : « l'éthos supérieur » dont il s'agit n'est que l'idée chrétienne convenablement adaptée pour entrer dans l'histoire. »¹

Avec ce paragraphe, nous avons l'affirmation de Keyserling qui sent la puissante influence de Spengler surtout si nous y ajoutons son autre réflexion sur la conception que se fait le christianisme de la vie :

« ... l'esprit, sortant de la période d'irréalisme dans laquelle le christianisme l'avait plongé, fut appelé à gouverner la vie. »²

Pour lui, le christianisme avait besoin d'être accommodé pour agir. Au fond, il est un habit qui a permis aux Germains d'entrer dans l'histoire. Il est un constituant nécessaire mais toujours pas la seule force à l'origine que nous cherchons à débusquer.

Bennabi ne s'y est pas trompé puisqu'il ajoute : « **l'idée chrétienne convenablement adaptée pour entrer dans l'histoire.** » Il est clair qu'il sentait précisément que ce n'était pas tout à fait le concept qui a mûri en lui.

Pourquoi alors avoir écrit qu'il s'était appuyé sur « **les opinions de H. Keyserling sur le sujet** »³ ?

Il est possible que Bennabi - « contemporain » de ce savant de l'âge d'or de la civilisation arabo-islamique - ait agi comme lui.

« **Il m'est passé notamment entre les mains un manuscrit arabe, ayant trait aux automates hydrauliques, où l'auteur de toute apparence arabe, oublie de citer son nom, mais cite par contre celui d'Archimède dès les quatre premières lignes. On dirait que le génie musulman - de la grande époque - éprouvait de la pudeur à se nommer lui-même.** »⁴

¹ Les conditions de la renaissance, op. cit. p 68.

² Analyse spectrale de l'Europe, op. cit. p 121.

³ Les conditions de la renaissance, op. cit. p 19.

⁴ Mondialisme, op. cit. p 34.

Notons que la référence à Keyserling date de l'édition arabe *des Conditions de la renaissance* parue en 1960 et qu'il ne l'évoquera plus ultérieurement.

Il a bien vu que pour ces auteurs, l'idée chrétienne ne pouvait être l'énergie nécessaire pour accoucher de la civilisation occidentale mais qu'elle a été plutôt sa substance.

Pour Bennabi, l'idée religieuse, pour accomplir sa mission historique devait avoir trois fonctions : la tension, l'intégration et l'orientation. Elle devait en outre proposer une Promesse déclinée en Majeure et en Mineure.

Aucun de nos auteurs n'a envisagé la question sous cet angle. Seul Bennabi l'a fait et le concept de l'idée religieuse lui appartient totalement. Il était en outre le seul à pouvoir y accéder à cause des conditions socio-historiques de la civilisation arabo-islamique en décadence. Sa pensée, comme nous l'avions signalé au début de ces lignes, était l'urgence de proposer une renaissance véritable de l'Islam compris comme la somme de la vie de la civilisation arabo-islamique depuis la Révélation jusqu'à nos jours.